

marques d'une amitié sincère ; il lui persuada de venir à Ptolémaïde , et étant convenu ensemble de renvoyer leurs troupes , dès qu'il fut entré dans la ville , il en fit fermer les portes , le prit , et tua tous ceux qui l'y avaient accompagné , par une perfidie détestable , et qui apprendra toujours aux serviteurs de Dieu à ne se fier jamais aux caresses et aux promesses artificieuses de leurs ennemis ; car , comme dit très-bien saint Jérôme , il est aussi indigne d'un chrétien , et encore plus d'un conducteur du peuple de Dieu , tel qu'était Jonathas , de se laisser tromper que de tromper , parce que Jésus-Christ demandant tout ensemble à ses ministres la fidélité et la prudence , comme fidèles , ils doivent être infiniment éloignés de tromper les autres , et comme prudents , il doivent être incapables d'être trompés.

FIGURE 183. *Simon, pontife.* 1. Machab. 13.

(L'an du monde 3861 , avant J.-C. 143.)

Simon étant le seul des cinq frères admirables qui , après la prise de Jonathas , fut en état de gouverner encore la Judée , ne crut point que la perte de tous ses frères , ni le péril visible où il s'exposait , lui pût être un juste sujet de penser à se retirer. Vous savez , dit-il à tout le peuple , ce que nous avons souffert , mes frères et moi , pour la défense de nos saintes lois. Tous mes frères sont morts au service d'Israël , et je suis maintenant le seul qui reste ; mais à Dieu ne plaise que je pense jamais épargner ma vie en quelque péril qu'elle puisse être ; car je ne suis pas meilleur que mes frères. Son premier soin fut donc de racheter Jonathas , son frère d'entre les mains de Triphon. Et quoiqu'il sût que ce perfide ne lui avait demandé la rançon et les enfants de Jonathas , que dans un dessein noir de perdre les enfants avec le père , après qu'il aurait reçu l'argent , il ne laissa pas de le faire , de peur , dit l'Écriture , de se rendre odieux aux Juifs , et de leur donner lieu de croire qu'il n'eût tenu qu'à lui de racheter Jonathas. Mais l'événement fit voir qu'il avait bien jugé des choses , car Triphon ayant reçu cent talents et les deux enfants de Jonathas , les tua avec leur père. Simon n'ayant pu l'avoir en vie , voulut au moins l'avoir mort , et ayant rassemblé les os de son père et de ses frères : il voulut , non par une vanité humaine , qui ne cherche d'ordinaire dans l'honneur des morts qu'à satisfaire l'orgueil des vivants , mais par une juste récompense qui était due à ces grands chefs du peuple de Dieu , leur élever un sépulcre magnifique , qu'il fit enrichir de tous les ornements que sa piété plutôt que son ambition put inventer. Ce sage conducteur du peuple de Dieu

ayant été dès sa jeunesse dans les travaux , et ayant depuis joui d'une assez longue paix , finit sa vie par la lâche trahison de Ptolémée , son gendre , qui voulant usurper sa dignité , le tua dans un festin. On le pleura très-sensiblement , il fut enseveli avec ses autres frères , dans le tombeau qu'il leur avait fait bâtir. Simon eut pour successeur , dans la sacrificature et dans le gouvernement du peuple , son fils Jean , surnommé Hircanus , par la victoire qu'il remporta sur les Hircaniens. Joseph dit que de son temps cessa le miracle qui avait continué jus qu'alors , de connaître sensiblement la volonté de Dieu dans l'éphode du grand-prêtre , par la lumière que rendaient les pierres précieuses qui le composaient. Sa postérité a toujours régné depuis jusqu'à Marianne femme d'Hérode , et au jeune Aristobule , que ce tyran fit noyer pour s'assurer la couronne qu'il avait usurpée. Telle fut la fin de ceux qui composent proprement l'histoire des Machabées. Ces cinq frères , tous d'un même sentiment , d'un même cœur et d'un même zèle , toujours environnés de périls dont Dieu seul pouvait les délivrer , sont une excellente image des enfants de la loi nouvelle qui les ont suivis peu de temps après. Ils doivent toujours être , comme ces saints , unis d'amitié entre eux , sans ambition , sans intérêts , sans envie , dégagés du siècle et attachés à Dieu seul. Ils doivent être persuadés , comme eux , que Dieu est le dominateur du monde , et qu'il ne s'exécute rien sur la terre sans avoir été ordonné dans le ciel. Ils doivent mettre leur confiance , non dans leurs forces , mais dans leurs prières et dans la miséricorde infinie de Dieu. C'est pourquoi après que sa grâce leur a fait vaincre des ennemis invisibles , qui sont sans comparaison plus redoutables que n'étaient ceux des Machabées , ils doivent dire à Dieu comme ces anciens chefs de son peuple : C'est votre main Seigneur , et non la nôtre qui a fait cette merveille. Votre toute-puissance a soutenu notre faiblesse , et si , après nous avoir donné la victoire , vous ne nous en donniez encore la reconnaissance , notre ingratitude seule nous assujettirait à ceux mêmes que votre grâce nous aurait fait vaincre.

FIN DE L'HISTOIRE DE LA SAINTE BIBLE.

## HISTOIRE

DU

# NOUVEAU TESTAMENT.

### FIGURE PREMIÈRE. *De l'évangéliste saint Mathieu.*

(Saint Mathieu a écrit l'an de l'ère commune de Jésus-Christ 39, six ans après sa passion.)

Saint Mathieu, qui de publicain devint Apôtre, fut le premier de ces Évangélistes que Dieu a choisis pour écrire l'Évangile et l'histoire de Jésus-Christ, d'une manière toute divine, n'ayant été dans cet ouvrage que les organes du Saint-Esprit, qui a conduit toutes leurs pensées, et qui a formé toutes leurs paroles. Il écrivit son Évangile dans Jérusalem, selon saint Jérôme, en ayant été prié par les Juifs qui avaient embrassé la foi de Jésus-Christ, ou en ayant reçu un ordre particulier des apôtres, selon saint Epiphane. Il l'a écrit non en grec, mais en hébreu ou en syriaque, comme l'assure Eusèbe, dans son histoire, et plusieurs autres saints Pères. Saint Jérôme, qui déclare la même chose en beaucoup d'endroits, ajoute encore, après Eusèbe, que Pantenus étant allé prêcher la foi dans les Indes, trouva un Évangile de saint Mathieu écrit en hébreu, qu'il rapporta à Alexandrie, et qui avait été conservé jusqu'à son temps dans la bibliothèque de Césarée. Cet original hébreu s'est perdu depuis, et la traduction grecque nous en est demeurée, dont on ne sait point qui est l'auteur, quoique quelques Pères l'attribuent, ou à l'apôtre saint Jacques, ou à saint Jean. Saint Mathieu, selon la remarque de saint Augustin, a entrepris principalement, dans son Évangile, de rapporter la race royale de J.-C., et de le représenter selon la vie humaine qu'il a menée parmi les hommes. C'est pourquoi, comme il n'est pas si élevé que saint Jean, qui entre souvent dans le mystère de la Trinité et de la divinité de Jésus-Christ, il semble aussi qu'il est plus propre généralement pour tous les fidèles parce qu'il s'est particulièrement arrêté à rapporter les actions et les instructions dans lesquelles J.-C. a tempéré en quelque sorte sa sagesse et sa majesté divine, pour rendre l'exemple de sa vie

plus imitable et plus proportionnée à notre faiblesse. Il est vrai sans doute, que Dieu a eu des raisons très-importantes de faire écrire les quatre Evangiles ; mais on peut dire néanmoins que la première intention de J.-C. a toujours été d'écrire sa sainte loi dans le cœur et dans la vie intérieure des chrétiens, afin que leurs actions extérieures fussent comme des caractères visibles de la charité invisible qu'il imprime au fond de leur cœur ; car le premier dessein de J.-C. n'a pas été de nous instruire par des paroles écrites, mais par l'exemple de sa vie qu'il devait retracer sans cesse, dans ses disciples, par l'infusion de son Saint-Esprit, afin que sa vertu, aussi bien que sa vérité, fût représentée de siècle en siècle par des actions vivantes et non par des paroles mortes. C'est pourquoi, encore qu'il soit très-utile de lire sans cesse le saint Evangile, on peut dire néanmoins que quand on saurait toutes les vérités qui y sont comprises, on ne serait pas pour cela seul disciple de J.-C., si on ne tâchait en même-temps de les faire reluire dans ses actions et dans le régleme[n]t de toute sa vie, où nous devons faire paraître l'image de la vie de J.-C., comme J.-C. a toujours paru être l'image de son père. Il n'est pas certain en quelle année saint Mathieu a écrit son Evangile. On croit néanmoins que ç'a été vers l'année trente-neuf de l'ère commune de J.-C., et six ans après sa mort.

FIGURE 2. *De l'évangéliste saint Marc.*

(Saint Marc a écrit l'an 43 de l'ère commune de Jésus-Christ, dix ans après sa passion.)

Il est souvent parlé de Marc dans les actes des apôtres et dans les épîtres de saint Paul ; mais il ne paraît pas néanmoins que ç'ait été celui-là qui ait écrit l'Evangile, quoique saint Jérôme semble l'avoir cru, mais plutôt celui dont parle saint Pierre à la fin de sa première épître, et qu'il appelle son fils. C'est ce Marc qui a fondé l'église d'Alexandrie, qui a été le second siège du monde. L'opinion la plus commune des saints Pères est qu'il a écrit son Evangile à Rome, à la prière des chrétiens de cette église, selon ce qu'il avait appris de saint Pierre, comme Eusèbe le rapporte ; car après avoir dit dans son histoire que saint Pierre, étant arrivé à Rome, prêchait aux Romains, avec un admirable succès l'Evangile de J.-C., il ajoute que ceux qui l'avaient entendu furent tellement embrasés de l'amour de la vérité, que, ne se contentant pas de lui avoir ouï prêcher l'Evangile, ils souhaitèrent encore avec ardeur de le voir écrit. C'est pourquoi ils prièrent saint Marc, qui était le disciple de saint Pierre, de leur laisser

par écrit l'histoire évangélique, afin qu'ils pussent l'avoir comme un monument stable et perpétuel de la doctrine sainte qui leur avait été annoncée ; et ils ne cessèrent point de renouveler leurs instances, jusqu'à ce qu'ils eussent obligé saint Marc à écrire l'Evangile qui porte aujourd'hui le nom de ce saint. Saint Chrysostôme demande pourquoi J.-C. ayant eu douze apôtres, il n'y en a eu que deux qui aient entrepris d'écrire l'Evangile de J.-C. !, et que saint Marc l'a écrit aussi bien que saint Luc, quoiqu'ils ne fussent que disciples des apôtres ; à quoi il répond que c'est parce que ces hommes si saints ne faisaient rien par un désir de gloire mais qu'ils se conduisaient en toutes choses par un mouvement de Dieu, et par la vue du bien de l'Eglise. Saint Jérôme et saint Augustin, comme la plupart de tous les anciens Pères ont cru que saint Marc avait écrit en grec aussi bien que saint Luc et saint Jean. Ce saint évangéliste a suivi saint Mathieu en beaucoup de choses et souvent il n'a fait que l'abrégé. Néanmoins il y a des histoires qu'il rapporte plus au long, et dont il marque les circonstances considérables. Saint Marc a écrit son Evangile, comme il l'avait ouï de saint Pierre, de même que saint Luc a écrit l'Evangile, comme il l'a ouï principalement de saint Paul, qui l'avait appris du ciel ; car il est remarquable que quelque soin que J.-C. ait pris d'instruire ses apôtres durant sa vie, en les rendant spectateurs, non-seulement de ses actions publiques, mais encore de sa vie secrète et cachée, et en leur découvrant les mystères et les paroles qu'il disait en public, ils n'ont rien dit néanmoins de J.-C. et de ses vérités saintes, dont ils étaient si parfaitement informés, qu'après avoir été renouvelés par le Saint-Esprit, et être devenus en quelque sorte des hommes divins, comme les appelle saint Chrysostôme, pour tenir sur la terre la place de J.-C. : ce qui nous découvre une grande instruction, qui est que rien ne devait être dit ni écrit de la vérité évangélique que par des hommes qui eussent été remplis de l'esprit de Dieu. Saint Marc a écrit son Evangile la troisième année de Claude, c'est-à-dire la quarante-troisième année de J.-C., et dix ans après sa mort.

FIGURE 3. *De l'évangéliste saint Luc.*

(Saint Luc a écrit l'an 56 de l'ère commune de Jésus-Christ, 25 ans après sa passion.)

Saint Luc était d'Antioche, qui est la métropole de la Syrie. Saint Paul nous apprend qu'il a été médecin, selon qu'il l'appelle lui-même. Il n'a point été du nombre des douze apôtres, non plus que saint Marc, mais un de leurs disciples. Ainsi il n'a pas écrit ce

qu'il avait vu lui-même, comme saint Mathieu et saint Jean, mais ce qu'il avait appris de ceux qui avaient vu, selon qu'il le témoigne à l'entrée de son Évangile; car c'est par un conseil de la sagesse de Dieu, dit saint Augustin, et par un ordre du St.-Esprit, que des quatre évangélistes, deux ayant été apôtres, les deux autres ne l'ont pas été, afin qu'on ne crût pas que pour écrire l'Évangile, il y eût quelque différence entre ceux qui ont vu les actions de J.-C. de leurs propres yeux, et ceux qui les ont écrites sur le rapport fidèle de ceux qui les avaient vues. Dieu nous a voulu ainsi faire voir que la certitude de l'histoire évangélique ne vient pas seulement de ce que ceux qui l'ont faite, rapportent les choses qu'ils ont vues eux-mêmes, ce qui se trouve dans beaucoup d'histoires dont la certitude n'est qu'humaine et morale; mais qu'elle est fondée sur l'assistance particulière du St.-Esprit qui a formé toutes les paroles des évangélistes; ce qui se trouve également dans S. Mathieu et saint Jean, qui ont été apôtres, ou dans saint Marc et saint Luc, qui ont été les disciples des apôtres, car comme saint Marc a été disciple de saint Pierre, saint Luc l'a été aussi de saint Paul. C'est ce qui a fait dire à Tertullien que l'Évangile de saint Luc s'attribue d'ordinaire à saint Paul; et saint Paul rend à saint Luc un admirable témoignage, selon la remarque de plusieurs Pères, et particulièrement de saint Ambroise, lorsqu'il dit de lui qu'il est loué pour son Évangile dans toutes les Eglises; à quoi saint Ambroise ajoute: Quelles louanges ne mérite point celui qui en a reçu une si grande par la bouche du Docteur de toutes les nations? Saint Luc, dit Eusèbe, rapporte lui-même, au commencement de son Évangile, le sujet qu'il a eu de l'écrire, en disant que plusieurs ayant entrepris témérairement d'écrire l'histoire évangélique, il avait cru devoir le faire, après en avoir été informé très-exactement par ceux qui en avaient été eux-mêmes les dispensateurs et les ministres, c'est-à-dire par les apôtres et par saint Paul, auquel Dieu l'avait uni très-particulièrement, pour empêcher que la parole de l'Évangile ne fût altérée par le mélange de l'erreur et du mensonge. L'Évangile de S. Luc est écrit plus purement que celui de S. Marc et de S. Jean, parce qu'il savait bien la langue grecque, comme remarque S. Jérôme; ce qui paraît aussi dans le style du livre des actes. Il a écrit son Évangile environ l'an de J.-C. cinquante-huit, vingt-cinq ans après son ascension. Le même père témoigne que S. Luc est toujours demeuré dans le célibat, et qu'il a vécu jusqu'à quatre-vingt-quatre ans; et l'Église dit de lui qu'il a sans cesse porté sur son corps la mortification de la croix. C'est pourquoi si sa mort n'a pas été honorée par le mar-

tyre, ce qui paraît avoir été douteux parmi les saints Pères, on peut dire néanmoins, selon l'expression de S. Jérôme, que sa vie a été un long martyre.

FIGURE 4. De l'évangéliste saint Jean.

(Saint Jean a écrit l'an 96 de l'ère commune de Jésus-Christ, 63 ans après sa passion.)

Saint Jean était de ville de Bethsaïde, fils de Zébédée, frère de S. Jacques appelé le Majeur. Il fut appelé fort jeune, et vierge, à l'apostolat, dit S. Jérôme, et il demeura toujours dans ce saint état. C'est pour cette raison, ajoute le même père, qu'il fut le bien-aimé du Sauveur, que dans la scène il reposa sur son sein, et que J.-C. étant à la croix, le traita comme un autre lui-même, en voulant qu'il fût le fils de Marie, et recommandant sa mère vierge au disciple vierge. Après la descente du S.-Esprit, il prêcha la foi dans l'Asie, dont il fonda, dit le même S. Jérôme, et conduisit les Eglises, et fut évêque de celle d'Ephèse. Il fut condamné à Rome, par l'empereur Domitien, à être jeté dans l'huile bouillante, mais en étant sorti, dit Tertullien, plus sain et plus fort qu'il n'y était entré, il fut relégué en l'île de Pathmos, où il écrivit son Apocalypse. Après la mort de Domitien, il revint à Ephèse, où il fut obligé d'écrire son Évangile, environ l'an de J.-C. quatre-vingt-seize, soixante-trois ans après sa passion. S. Jérôme rapporte la manière en laquelle il y fut engagé; car Corinthe et Ebion publiant leur hérésie, par laquelle ils soutenaient que J.-C. n'était qu'un homme, et qu'il n'était point avant Marie, presque tous les évêques d'Asie, et plusieurs autres qui avaient été députés par les Eglises, obligèrent S. Jean de parler plus hautement de J.-C. que n'avaient fait les trois autres Évangélistes, et d'établir particulièrement sa divinité. S. Jean ne pouvant résister aux prières instantes de tant d'évêques, répondit qu'il se rendrait à ce qu'ils demandaient de lui, pourvu qu'on implorât le secours du ciel par un jeûne et par des prières publiques. Après cela, étant plein de Dieu, il établit la divinité du Verbe par les premières paroles de son Évangile. S. Augustin fait des remarques bien édifiantes sur l'Évangile de S. Jean. Il dit que S. Jean a été choisi particulièrement pour représenter la divinité de J.-C. C'est pourquoi les trois autres évangélistes marchant en quelque sorte sur la terre avec J.-C. homme, et rapportant les actions de sa vie mortelle, S. Jean, au contraire, s'élève comme un aigle au-dessus des nues de l'infirmité humaine, et va découvrir jusque dans le sein du père le

Verbe Dieu, égal à Dieu, sans que ses yeux soient éblouis par l'éclat de cette gloire. Il s'applique plus que les autres à décrire les instructions du fils de Dieu, particulièrement celles qui sont les plus élevées. Et au lieu que les autres évangélistes s'arrêtent davantage aux actions de J.-C., dans lesquelles ils nous donnent un modèle pour le régleme[n]t de nos mœurs, et pour la conduite de notre vie, S. Jean, au contraire, ayant voulu suppléer à ce qui manquait aux autres, s'applique davantage à rapporter les vérités plus spirituelles qui marquent le mystère de la sainte Trinité, l'égalité des personnes, et la gloire de la vie future. Et il est bien remarquable, comme ajoute S. Augustin, que cet évangéliste, qui parle des vérités plus hautement que les trois autres, est celui qui nous recommande aussi plus fortement l'amour de nos frères, et que représentant principalement J.-C. comme Dieu, il est le seul aussi qui nous le représente dans une humilité profonde, lavant les pieds à ses disciples, pour nous apprendre qu'on doit croire d'autant plus en humilité, qu'on s'élève davantage dans les connaissances les plus sublimes.

FIGURE 5. *Annonciation de la Vierge.*

(L'an du monde 3999, avant l'ère commune de Jésus-Christ 5.)

Les oracles des prophètes étant accomplis, et le temps que Dieu avait marqué pour répandre sa miséricorde sur les hommes, et pour donner un Sauveur au monde, étant arrivé, l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu premièrement vers Zacharie, lorsqu'il offrait les encensements dans le temple, pour lui annoncer qu'il aurait un fils qui s'appellerait Jean, dont la naissance serait la joie et la bénédiction de tout Israël. Six mois après, Dieu envoya le même Ange vers la Ste. Vierge Marie, en Nazareth, où elle demeurait d'ordinaire. Elle était mariée à S. Joseph, que Dieu lui avait donné pour être le gardien et le protecteur de sa pureté, s'étant mariés tous deux, comme dit S. Augustin, dans un dessein réciproque de n'être jamais unis ensemble que par l'esprit. Dieu, qui agissait invisiblement dans leurs âmes, les porta, par une loi secrète et intérieure, à embrasser cette vertu de la virginité, dont il n'y avait encore eu aucun exemple sur la terre, et à vouloir bien, en s'épousant l'un l'autre, épouser en même temps l'opprobre de la stérilité. Mais Dieu honora ce mariage angélique du fruit le plus divin qui pouvait jamais paraître sur la terre, et ce fut dans ce dessein qu'il envoya l'ange Gabriel vers la Ste. Vierge. Il la trouva seule, comme remarque S. Ambroise. Il la salua, l'appelant pleine de grâce, en ayant été remplie dès le ventre de sa mère, et cette plénitude s'étant toujours augmentée

en elle sans aucune interruption dans toute la suite de sa vie. Les louanges qu'il lui donna en la saluant, la troublèrent d'abord, comme marque l'Évangile. Elle appréhendait ces anges de ténèbres qui se transforment en anges de lumières : elle pensait en elle-même à ce qu'elle voyait et à ce qu'elle entendait, et elle apprit ainsi aux âmes saintes à ne rien précipiter, et à prendre du temps pour bien discerner toutes choses. L'ange reconnut son trouble, et pour l'apaiser il lui dit : Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Et il lui déclara ensuite le sujet de son ambassade. Elle entendit sans se troubler qu'elle enfanterait un fils qu'elle nommerait Jésus, qui serait grand, qui règnerait dans la maison de Jacob, qui serait assis sur le trône de David, son père, et dont le royaume n'aurait point de fin. Elle demanda seulement à l'ange comment ce qu'il disait pourrait s'accomplir, parce qu'elle ne connaissait point d'homme. Elle lui fit cette demande sans hésiter dans la foi, et sans curiosité, afin de s'assujettir à la volonté de Dieu, et de suivre ponctuellement ses ordres. L'ange l'assura que les hommes n'auraient point de part à cet ouvrage ; mais que le St.-Esprit formerait lui-même en son sein l'enfant dont elle serait mère. Il lui découvrit en même temps ce qui était arrivé à sainte Élisabeth, et l'assura que cette sainte femme, qui passait pour stérile dans le monde, était déjà enceinte de six mois, par un effet de la vertu toute-puissante de Dieu, à qui rien n'était impossible. Lorsque la Ste. Vierge eut reçu de l'ange l'éclaircissement qu'elle lui avait demandé, et qu'elle eût su la manière en laquelle Dieu avait résolu d'opérer en elle un grand mystère, elle ne se crut pas obligée à autre chose qu'à témoigner à Dieu son parfait assujettissement ; ce qu'elle fit par ces paroles si humbles, et qui marquaient admirablement la disposition continuelle de son cœur : Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. L'ange aussitôt se sépara d'elle, la laissant dans la même humilité audehors, sans que ces grandes nouvelles l'eussent élevée, comme il la laissait audehors dans la même pauvreté. Ce fut en ce moment que le fils de Dieu s'incarna dans son chaste sein, et ce moment est un des moments que l'Église a sujet d'honorer dans toute la suite des siècles, pour n'oublier jamais qu'il a été pour elle la source de toutes les grâces et le principe de tous les mystères.

FIGURE 6. *Visitation de la sainte Vierge.* Luc. 1.

(La même année.)

Après que la sainte Vierge se fut humiliée devant Dieu de la grâce singulière qu'elle venait d'en recevoir par l'incarnation de

son Fils, elle apprit en s'humiliant ensuite devant les hommes, que ceux que Dieu favorise davantage sont plus obligés d'être humbles, et que toute faveur nouvelle de Dieu porte avec soi une nouvelle tentation d'orgueil, à moins qu'on ne s'y oppose d'abord par un abaissement du fond du cœur; car sans s'arrêter à considérer cette haute qualité où elle venait d'être élevée, elle entreprit au contraire un voyage assez pénible pour aller visiter sa cousine Elisabeth, et lui témoigner sa joie de ce que Dieu l'avait enfin favorablement regardée, en la délivrant de l'opprobre d'une longue stérilité. J.-C., qu'elle voyait déjà humilié dans ses entrailles, semblait lui apprendre à dire dès-lors ce qu'il a dit depuis lui-même, qu'il fallait qu'elle accomplît toute justice, et qu'elle se soumit à tous les devoirs de l'humilité. Mais lorsqu'elle ne pensait qu'à s'abaisser profondément sans rien découvrir à sa cousine de la grande grâce qu'elle avait reçue, Dieu fit lui-même ce que sa modestie et son amour pour le silence n'avaient pas voulu faire: la présence de J.-C. qu'elle portait dans son sein, agit si puissamment sur S. Jean, qu'il témoigna, avant que de naître, qu'il était déjà capable non-seulement de raison, mais même d'adoration; car étant devenu adorateur de J.-C., il lui rendit un culte intérieur avec tressaillement d'allégresse, qui ayant produit la même impression dans sa mère, le fit entrer dès-lors dans l'exercice de sa charge de précurseur du Sauveur du monde. Ste. Elisabeth s'écria de joie, et se sentant confuse de voir venir à elle celle qu'elle commençait à regarder comme la mère de son Seigneur, lui donna de grandes louanges, et elle admira la fermeté de sa foi. Mais la Vierge qui ne s'était pas élevée de ce que l'ange lui avait dit, ne s'éleva pas non plus de ce que lui dit sa cousine; elle regarda Dieu comme l'auteur de ses biens, et son humilité comme le canal qui les lui avait attirés; elle prononça cet excellent cantique, qu'on peut appeler la gloire des humbles et la confusion des superbes. La S. te Vierge étant ainsi devenue la mère de S. Jean-Baptiste, plus qu'elle ne le fut ensuite de S. Jean l'évangéliste, et l'ayant sanctifié et comme engendré spirituellement dans le ventre de sa mère, par sa parole, animée du verbe qu'elle portait en son sein, elle demeura trois mois entiers avec S. te Elisabeth; pour donner lieu aux opérations de J.-C. dans S. Jean, et pour faire croître en lui de plus en plus cette première infusion de la grâce qui le disposa peu à peu à cette vie si divine qu'il mena depuis dans le désert, et à cette fidélité avec laquelle, après avoir adoré J.-C. en secret dans le ventre de sa mère, il l'adora ensuite devant les hommes, et mit toute sa joie à s'humilier en sa présence. Ces trois mois étant accomplis, et la naissance de S. Jean

étant proche, la S. te Vierge se retira, lorsqu'il sembla qu'elle eût dû venir, si elle eut été absente, afin de participer à la grande joie que cette naissance causa dans le monde, et dont l'Eglise encore aujourd'hui conserve de si grandes marques. Mais la S. te Vierge fit voir alors qu'elle suivait en toutes choses les mouvements de l'esprit de Dieu, et comme elle était venue chez S. te Elisabeth dans le temps qu'il avait marqué, elle s'en retourna de même lorsqu'il le voulut, sans prendre garde aux coutumes des hommes, dont les lois sont souvent opposées à celles de Dieu. Elle nous apprit encore, par cette conduite, à nous retirer et à nous cacher après de grandes œuvres de charité que nous avons faites en faveur de notre prochain, et à désirer de paraître n'y avoir aucune part, afin de rendre à Dieu tout ce qui est à lui, et de ne prendre pour nous que l'humiliation et la confusion de n'avoir pas été un canal de ses grâces qui fut assez pur pour n'y rien mêler d'étranger, lorsqu'après être descendues de lui dans nous, elles ont passé de nous dans les autres.

FIGURE 7. *Naissance de Jésus-Christ.* LUC. 1.

(L'an du monde 4000, avant l'ère commune 4, de la naissance de J.-C. 1.)

La sainte Vierge étant retournée chez elle, de la maison de sa cousine sainte Elisabeth, apprit bientôt que les grandes grâces que Dieu fait ici aux saints sont souvent jointes à de grandes afflictions; car sa grossesse commençant à paraître, saint Joseph fut forcé en quelque sorte, contre tant de témoignages qu'il avait de la pureté de Marie, d'attribuer à l'ouvrage du péché ce qui n'était que l'ouvrage du Saint-Esprit. La sainte Vierge, qui ne pouvait ignorer ce qui se passait, demeura ferme néanmoins dans son silence, et fit bien voir dès-lors combien il est important de garder le secret dans les ouvrages de Dieu. Elle aima mieux passer dans l'esprit de son mari pour une femme adultère, que de manquer en ce point de fidélité à Dieu, à qui elle abandonna le soin de sa réputation et de sa vie. Mais saint Joseph, qui était juste ne voulut pas rendre publique la faute qu'il soupçonnait en sa femme, et donna aux hommes un grand exemple de tenir cachés les défauts de ceux à qui nous devons le respect et l'amitié. Il résolut seulement de la quitter, pour témoigner au moins en cette manière qu'il ne consentait pas au mal qu'il appréhendait dans une personne qui lui était si chère. Mais lorsqu'il était prêt de le faire, Dieu l'arrêta, et l'avertit durant la nuit par un ange, qu'il ne craignit point de prendre avec lui Marie, sa femme. Il lui découvrit le secret de cet enfant divin, et lui ordonna de lui donner à sa naissance le

nom de Jésus. Saint Joseph, fortifié par les paroles de l'ange, apprit combien l'homme devait être réservé dans ses jugements, et combien il était obligé de juger toujours favorablement des personnes de piété, malgré toutes les apparences qui leur seraient peu favorables. Il crut ce que l'ange lui avait dit, et il mérita d'être appelé le père de J.-C., en imitant cette grande foi par laquelle la sainte Vierge était devenue sa mère. Lorsque le temps de l'accouchement fut proche, Dieu, pour tirer la S. te Vierge de Nazareth, qui était le lieu de sa demeure ordinaire, et la faire venir en Bethléem, où les prophètes avaient prédit que le Messie devait naître, permit que l'édit de l'empereur Auguste, qui voulait satisfaire sa vanité ou son avarice dans le dénombrement des familles de son empire, remuât en quelque sorte tout le monde pour faire venir la S. te Vierge à Bethléem avec son mari, qui était de cette ville et de la famille de David. Elle ne considéra point les incommodités d'un si long voyage dans un temps fâcheux et dans une grossesse si avancée. Mais, obéissant à cet ordre de l'empereur avec le même respect que si un ange ou Dieu même lui eût commandé ce voyage, elle apprit aux hommes à regarder Dieu uniquement dans les hommes, qui ne sont que ses instruments et sous lesquels il se cache. Lorsqu'ils furent arrivés à Bethléem, tout le monde refusa de les loger, parce que les hôtelleries étaient pleines. Et ce fut ainsi que J.-C. voulant comme se hâter de donner dès sa naissance un exemple d'humilité, en souffrant les rebuts des hommes, ne dédaigna pas de naître dans une étable, pour apprendre à mépriser toute la magnificence du monde par l'aversion qu'il en a eue lui-même. C'est la disposition qu'il inspira à la S. te Vierge, qui reçut les rebuts de ceux de Bethléem, comme elle avait reçu les ordres d'Auguste, et qui n'eut dans les uns et dans les autres que la vue de Dieu, à qui elle obéissait dans la personne d'un hôtelier, comme elle avait fait dans celle d'un empereur. Elle demeura très-satisfaite d'accoucher J.-C. dans une étable. Elle comprit qu'il fallait que cette pauvreté le cachât aux hommes et aux démons, et que la dureté de ce peuple de Bethléem était nécessaire aux desseins de Dieu. Les saints pères nous enseignent qu'il n'y a rien de si instructif que cet anéantissement du fils de Dieu, et que toute la beauté des créatures ne doit pas tant nous porter à l'adorer que ce divin abaissement. Nous devons apprendre principalement de cette enfance de J.-C., que nous n'avons pas moins besoin à tout moment du secours de Dieu, qu'un enfant nouvellement né n'a besoin du secours des hommes.

FIGURE 8. *Pasteurs à la crèche.* Luc. 2.

(La même année de la naissance de J.-C. 1., avant l'ère commune 4.)

Jésus-Christ ayant sanctifié le monde par sa naissance, fit voir par le choix des premières personnes à qui il l'a voulu faire savoir, qu'il cachait dès-lors ses mystères aux grands et aux sages, et qu'il ne les révélait qu'aux petits. Dans la nuit même où la S. te Vierge l'enfanta, il y avait assez près de là des pasteurs qui, veillant à la garde de leurs troupeaux, marquaient selon S. Grégoire, le devoir des pasteurs de l'Église, et ce que produirait un jour dans ces personnes l'exemple de J.-C., le vrai pasteur. Ce fut à ces personnes qu'un ange apparut tout d'un coup, environné d'une grande clarté, qui marquait cette grande lumière divine qui venait de naître au monde. Il leur dit qu'il leur annonçait une nouvelle qui comblerait de joie tout le peuple, et leur déclara que le Messie attendu depuis tant de temps venait de naître. Pour leur donner des marques certaines de la vérité qu'il leur disait, il les envoya à Bethléem, que les prophètes avaient prédit devoir être le lieu de la naissance du Sauveur; et cet esprit humble, ne rougissant point de l'humilité de son maître et de son Dieu, dit hardiment à ces hommes grossiers et charnels qu'ils trouveraient un enfant enveloppé de langes et bandelettes; que c'était là celui qu'il leur annonçait, et qui était toute l'attente d'Israël. Lorsque l'ange eut cessé de leur parler, il se joignit à lui une troupe innombrable d'anges, qui par leurs cantiques rendaient gloire à Dieu et annonçaient la paix aux hommes. Ces pasteurs dissipant peu à peu la crainte dont ils avaient été frappés à la vue et aux paroles de l'ange, résolurent de passer jusqu'à Bethléem, pour y voir cette merveille que Dieu y venait de faire. Et se hâtant dans ce voyage, pour nous apprendre par leur promptitude qu'on ne doit point chercher J.-C. avec froideur, ils trouvèrent Marie et Joseph, et l'enfant enveloppé de drapereaux dans une crèche, selon la parole de l'ange. Cette bassesse extérieure ne les surprit point, et il est marqué, au contraire, qu'ils furent remplis eux-mêmes d'admiration, et qu'ils en remplirent tous ceux à qui ils dirent ce qu'ils avaient entendu de l'ange. La sainte Vierge, dans cette humilité profonde que J.-C. même humilié de la sorte devant ses yeux lui faisait encore aimer davantage, ne s'attendait point à toutes ces merveilles, et se contentait dans cet état de bassesse où l'ordre de Dieu l'avait réduite. Elle reçut cette consolation qu'il lui envoyait, avec la même soumission qu'elle avait reçu les rebuts de Bethléem; et écoutant très-attentivement tout ce que les pasteurs lui disaient, elle ne dédaigna pas d'apprendre d'eux